

Il vaut la peine qu'arrivés à ce point du dialogue des Juifs avec Jésus, nous nous arrêtions un instant à la première lecture empruntée au livre de l'Exode, et qui nous parle précisément de la manne. L'épreuve de la faim au désert a fait délirer les enfants d'Israël et leur a fait regretter l'esclavage de l'Égypte : au moins, après la corvée quotidienne, on pouvait manger à sa faim ! Tenaillés par la faim, ils préférèrent un quignon de pain à l'expérience de liberté que Dieu leur propose et ainsi se révèle la fragilité de leur attachement à celui qui les avait tirés de la servitude. Dieu a eu pitié d'eux et leur a envoyé la manne, qui est une nourriture très particulière : chacun ne peut recueillir chaque jour que sa ration quotidienne ; si l'on en amasse plus, elle pourrit. Cette manne est semblable à l'eau vive dont Jérémie nous dit que, lorsqu'on cherche à l'accaparer, elle s'infiltrer en terre et disparaît. Le don quotidien de la manne doit maintenir avec Dieu une relation quotidienne d'attente et de reconnaissance, qui est moins une sujétion à un maître qu'une initiation permanente à la bienveillance de Dieu. Au lieu de se reposer sur ses biens, l'homme doit s'en remettre chaque jour à Dieu. Et c'est en cela, précisément, que la manne préfigure le pain de vie que Jésus veut donner, à son peuple, une nourriture que le peuple ne peut s'appropriier et thésauriser comme n'importe quel bien matériel, mais une nourriture qui le maintient constamment dans une relation de dépendance, en même temps que d'amitié et de filiation, avec son Dieu. Le pain de vie cependant est plus que la manne, qui est malgré tout une nourriture terrestre, puisqu'il est Dieu lui-même se faisant notre nourriture : *Moi, je suis le pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif.*

Nous sommes si habitués à cette parole du Christ quelle ne nous scandalise pas. Il n'en fut pas de même pour ses auditeurs immédiats que choqua ce langage inédit, absolument contraire à toutes les conceptions religieuses de l'Ancien Testament. Vingt siècles de christianisme ont habitué les hommes au langage révolutionnaire de Jésus, mais il ne faudrait pas que l'habitude nous fasse oublier l'extraordinaire nouveauté de son message. Dieu n'est pas seulement la Providence qui nourrit les hommes, mais il se fait lui-même la nourriture des croyants. Jamais l'Alliance scellée par Dieu avec son peuple n'avait atteint ce degré de proximité, qu'y-a-t-il en effet de plus intime à nous-mêmes que l'aliment qu'assimile notre organisme et qui devient en quelque sorte notre propre chair ? Dieu qui, en Jésus Christ, s'est fait proche des hommes comme jamais on ne l'avait imaginé, veut devenir pour nous nourriture et boisson. C'est de cette façon-là qu'il veut faire de nous ses fils, et que, finalement, il nous divinise.

L'eucharistie à laquelle nous sommes peut-être trop habitués, à laquelle nous participons trop souvent sans assez de conviction, par habitude, doit être pour nous avant tout l'occasion de confesser le Christ dans la foi. Ecrivant aux Corinthiens, saint Paul parle *de discerner le corps et le sang du Seigneur* (1 Co 11, 27-28), c'est-à-dire de reconnaître à travers la pauvreté des signes du pain et du vin la présence du Seigneur ressuscité et glorifié. L'eucharistie chrétienne comporte de nombreuses harmoniques : elle est, par exemple, l'occasion de rassembler la communauté et d'en exprimer la fraternité, mais sa valeur fondamentale c'est la rencontre et l'accueil du Christ dans la foi, à travers les deux signes du pain et du vin consacrés. Nous pouvons fort bien en rester à la compréhension immédiate des auditeurs de Jésus qui ne voient en lui qu'un faiseur de prodiges, mais nous ne sommes vraiment les disciples de Jésus que lorsque, dans la foi, nous lui disons avec l'apôtre Pierre : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant !* Et que, dans l'élan de notre foi, nous recevons le corps et le sang du Seigneur qui nous divinisent.

Dans son encyclique *Ecclesia de Eucharistia*, saint Jean-Paul II écrit : *L'eucharistie est vraiment *Mysterium fidei*, mystère qui dépasse notre intelligence et qui ne peut être accueilli que dans la foi, comme l'ont souvent rappelé les catéchèses patristiques sur ce divin sacrement... Nous continuerons à chanter avec le Docteur angélique : Adoro te devote, latens Deitas (n° 15).*

Ex. 16, 2-4. 12-15 ; Epr. 4, 17. 20-24 ; Jn 6, 24-35